

En parlant ainsi, Blanche vida le contenu de son paquet aux pieds de Zitzka.

— Je ne saurais trop louer la générosité de ton cœur, l'héroïsme de ta conduite, jeune fille, s'écria Zitzka, dans un élan d'admiration. Mais quelle est la dame à laquelle tu portes tant d'intérêt ? Il faut qu'elle ait bien des qualités pour s'être à ce point concilié tes sympathies. Dis-moi donc qui elle est, et sur le champ, j'enverrai un héraut lui annoncer qu'elle est libre de sortir du château et d'y rentrer à volonté. Bien plus, je lui assurerai son pardon pour le passé, quoiqu'elle puisse avoir à se reprocher.

— Merci, guerrier généreux, dont le cœur est aussi noble que le courage est grand ! s'écria Blanche, les yeux humides de larmes. La faveur que vous venez de m'accorder est justement celle que je n'osais vous demander. Mais je suis bien embarrassée pour répondre à vos questions : car je ne connais rien, absolument rien, de la personne à laquelle j'éprouve un si vif intérêt ! Son nom, son rang, la nature de ses malheurs, tout cela est un mystère pour moi, et même j'hésiterais à faire la moindre allusion à son existence si je n'avais la conviction qu'elle est, en ce moment, en proie à toutes les horreurs de la famine !

— Vos paroles sont étranges, dit Zitzka étonné de l'animation de l'espèce d'égarément avec lesquels elle s'exprimait. Où se trouve ton amie inconnue ? et sous quel nom mon héraut devra-t-il la désigner aux défenseurs du château de Rotenberg ?

— Oh ! chef généreux, pardonnez-moi si je fais mal, et vous, ô femme si grande et si noble, pour le salut de qui je prends sur moi cette responsabilité, pardonnez-moi, dis-je, s'écria Blanche, dont tout le corps frémissait d'émotion : car le ciel m'est témoin que je fais pour le mieux !

Et tirant de son sein le petit sac de velours, elle l'ouvrit et y prit la bague que la dame Blanche lui avait donnée : puis, tombant à genoux, aux pieds du général, elle la lui tendit en disant : « une voix secrète m'avertit que cette bague vous en dira plus que toutes les paroles du monde ! »

Un coup de tonnerre tombant à côté de Zitzka n'eût pas produit sur lui un effet plus grand que cette bague qu'il arracha des mains de Blanche. Un coup d'œil lui suffit pour s'assurer que c'était bien celle qu'il connaissait ; et en un instant, mille souvenirs lui revinrent à l'esprit et illuminèrent, pour lui, les événements du passé.

— Blanche, parlez, ne me tenez pas en suspens, s'écria Zitzka, d'une voix brisée et en proie à la plus violente émotion, la dame qui vous a donné cette bague vit-elle encore ?

— Elle vit, et elle traîne volontairement son existence dans les souterrains de Rotenberg, répliqua la jeune fille d'un ton solennel.

— Mon Dieu ! Elle vit, elle vit ! murmura Zitzka, en joignant les mains dans un paroxysme d'agitation. Puis, une idée soudaine traversant l'esprit, il s'élança vers Blanche, la saisit par la main, la releva, et examinant ses traits avec la plus vive attention, il s'écria : Oui, oh ! oui, cela doit être ! cette ressemblance ! Jeune fille ! as-tu jamais connu tes parents ?

— Jamais, répondit Blanche, qui sentait instinctivement qu'elle était sur le point de faire quelque grande découverte. Je fus laissé tout enfant aux soins de ces braves gens dont je vous ai parlé.

— Et ton âge, ton âge ! demanda Zitzka, avec une émotion croissante.

— J'ai vingt-trois ans.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Zitzka, Je comprends tout. Viens dans mes bras, Blanche, car aussi vrai qu'il y a un Dieu qui nous a réunis, tu es mon enfant !

— Mon père ! murmura Blanche. Et vaincue par des émotions au-dessus de ses forces, elle tomba dans les bras de chef des Taborites qui la pressa sur son cœur.

## LXVII

### Une dernière visite aux souterrains

Une demi-heure après la scène que nous venons de décrire, Zitzka et Blanche sortirent du pavillon. Le guerrier était enveloppé dans un vaste manteau, et portait une toque ornée d'une plume qui retombait sur son front. Ils traversèrent le camp rapidement, et ne tardèrent pas à arriver à la petite chapelle dont il a été si souvent question.

Il se trouva que la sentinelle qui était de service à cet endroit était justement le soldat qui avait reconnu Blanche ; et devinant immédiatement à l'air et aux manières de Zitzka qu'elle était en faveur auprès du capitaine général, le pauvre diable se mit à trembler à l'idée qu'elle pourrait être tentée de se venger de la dénonciation dont elle avait été l'objet de sa part. Mais Blanche, qui devina d'un coup d'œil ses pensées, le rassura d'un geste, et il recouvra aussitôt sa bonne humeur.

Une torche de sapin brûlait dans un anneau de fer enfoncé dans la muraille. Zitzka la prit, et se mit à examiner le plancher de la chapelle. Il passa lentement la torche sur le pavé, en suivant bien les jointures. Mais il ne fut pas plus heureux que ne l'avait été Blanche.

— Etes-vous sûre, mon enfant, demanda-t-il à voix basse, que c'est bien par ici que vous êtes sortie des souterrains, dans cette circonstance dont vous m'avez parlé ?

— Je suis certaine de ne pas me tromper, mon père, répondit Blanche, C'est là, bien sûr, que se trouve la trappe. ....

— Ne serait-il pas possible qu'on ait eu la précaution de la fermer hermétiquement au commencement du siège ? demanda Zitzka.

Cette possibilité parut évidente à notre héroïne, et elle se disposait à demander à son père ce qu'il y avait à faire, quand la sentinelle s'avança soudain vers eux.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lui dit Zitzka, qui comprit à l'air du soldat qu'il avait quelque chose à lui communiquer.

— Excusez-moi, général, répondit ce dernier, mais il n'est pas difficile de deviner que vous cherchez quelque chose que vous ne pouvez trouver. Si j'ai bien compris, ce doit être un ressort secret ou une trappe placée dans ce pavé. ....

— Comment sais-tu cela ? demanda Zitzka ; voyons parle. ....

— Je n'ai pas de raisons pour me taire, répondit le soldat. Le fait est qu'il y a dix jours, ou plutôt dix nuits, j'étais de faction ici, comme je le suis ce soir. Mais il n'y avait pas alors de torche pour m'éclairer ; toutefois, la lune brillait d'un vif éclat et ses rayons pénétraient par la porte dans l'intérieur de l'édifice. Me trouvant un peu fatigué de la part que j'avais prise à l'escarmouche qui avait eu lieu dans la journée, je m'assis sur les marches de l'autel, où j'étais comparativement dans l'obscurité. Croyez-moi si vous voulez, mon général, mais pendant que j'étais là me demandant combien pourrait durer le siège et si la famine. ....

— C'est bon, c'est bon, dit Zitzka, en l'interrompant avec impatience. Eh bien, qu'est-ce qui est arrivé ?

— J'étais donc tombé dans une profonde rêverie, continua le Taborite, quand un bruit étrange me fit tout à coup tressaillir, et levant les yeux, je vis un homme sortant comme qui dirait des entrailles de la terre. C'était un vieillard, au visage pâle, avec des cheveux blancs, et de gros sourcils. Il jeta autour de lui un regard rapide et inquiet. ....

— C'était Hubert, l'intendant, fit observer Blanche. Il est impossible de se tromper au portrait.

— Et cependant, madame, continua le Taborite, je vous assure que je ne l'ai vu qu'un instant. Mais j'éprouvai une telle frayeur que son image m'est entrée aussi profondément dans l'esprit que si je l'eusse contemplée durant une heure.

— Ainsi, il disparut presque immédiatement ? dit Zitzka.

— Oui, il disparut, répondit le soldat, parce que je poussai un cri de terreur. Alors, il s'enfonça dans la terre, et sa disparition fut suivie par la chute d'un poids très-lourd. Vous savez que je ne suis pas un lâche. ....

— Tu as raison, mon ami, observa Zitzka : j'ai vu aujourd'hui comment tu te bats. Mais continue.

(A continuer.)

LOUIS BAILLEUL.

Lettres non réclamées au Bureau de poste de Ste. Anne

Bérubé, Octave—Couillard, Charles—Dubé, Jean—Dechêne  
Délina—Dubé, Théophile—Dubé, Henri—Gagné, Maurice—  
Ouellet, Jérémie—Ouellet, Dme Vve M.—Pelletier, Arthur—  
Petit, J. Bte.—Picard, Joseph.